

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Norbert VIATTE

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1922, tome 21, p. 163-165

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

Monsieur le Rédacteur,

Tantôt, vous m'avez demandé une chronique, belle et bonne, pour remplacer M. André, empêché. J'ai grand'peur, hélas ! de ne point vous satisfaire : je me suis fait vieux, bien vieux. A contempler et définir les lois sacrées des atomes ; à parcourir en des temps inouïs les terres vierges de toute œuvre humaine, je me suis accoutumé à vivre dans l'éternité. Mais pour vous, j'ai ranimé mon cœur ratatiné, tout poussiéreux de science philosophique, je lui ai fait revivre ce mois écoulé, et j'ai simplement transcrit ce qu'il m'a dit. Rêve ou réalité ? Vous le savez mieux que moi : le passé est-il plus qu'un rêve ?

Chaque jour de promenade, car le grand saint Martin nous fit le don gracieux d'un bel arrière-automne, nous allions dans les châtaigneraies, regarder les fruits prendre une teinte de noyer poli ; nous en ramassions les premiers tombés, dans un froissement de feuilles mortes, en songeant involontairement à la promenade aux châtaignes. Elle vint ; malheureusement, le temps, de mauvaise humeur, fit la grimace et brouilla le ciel. Même, quelques minuscules étoiles blanches tombèrent ; mais si discrètes, si rares, qu'on n'y prit point garde. La joie ne fut pas moindre pour autant. D'ailleurs, on oubliait tout, brouillards et froid, en savourant les châtaignes dont la panse rebondie, dorée, nous livrait une chair douce et violacée. Et le fromage, et le vin — ah ! Monsieur le Procureur, que nous vous avons de reconnaissance ! — si blond, au goût si chaud ! Bonté divine ! j'allais commettre un oubli que Monsieur le Chroniqueur ne me pardonnerait pas : la Fanfare nous accompagnait. A dire vrai, elle n'était guère plus fournie que le 4 novembre, mais elle faisait tout de même bien du bruit. Sincèrement, elle promet de grandes choses, comme le répète Monsieur son Président.

Cette épiphanie de notre Fanfare nous a rassurés sur ses destinées, car nous n'avons rien tant à cœur que sa gloire. Que ceci ne vous étonne point : nous comptons, dans nos rangs, nombre de fidèles dévoués à l'art de musique. Le soir de la sainte Cécile les a vus se rassembler, sans doute pour

un bucolique repas, mais surtout pour célébrer par leurs chants la vierge romaine. Ce furent des instants délicieux : piano, violons, sopranos, ténors, chœurs, exécutèrent, pour le plus grand plaisir des oreilles délicates des morceaux choisis avec art. L'enthousiasme alla crescendo jusqu'au chœur final, majestueux, grandiose par la longueur de ses soutenus et la puissance de ses fortissimos. Monsieur le Surveillant du Lycée qui travaillait deux étages au-dessus et à l'autre bout du bâtiment, en perdit le fil de ses raisonnements. Remercierai-je tous ceux qui nous firent passer si agréable soirée ? Ils savent nos bravos, et quel grand plaisir nous avons pris à les écouter : à leur vouloir exprimer notre entière reconnaissance, j'échouerais ; et c'est pourquoi j'aime mieux y renoncer.

Depuis, tout est rentré dans l'ordre et le calme, afin de travailler plus intensément, sauf, naturellement, Messieurs les Lycéens. Samedi passé, ils célébrèrent sainte Catherine, patronne des philosophes, non par du bon travail bien fait, mais en se reposant. Ils s'en allaient, l'après-midi, à Val-d'Illiez, de leur petit train de diplomates anglais, lesquels, vous le savez, ne sont jamais pressés. A Troistorrents aussi, tout le monde était rendu. Eh ! ne vous le disais-je pas ? La Philosophie, ça vieillit considérablement. Heureusement, Monsieur le Curé était là, qui se chargea de nous rajeunir. Son accueil chaleureux et un délicieux petit vin aidant, la glace fut vite rompue, et bientôt nous étions tous à chanter, rire et nous amuser comme de grands enfants et de petits philosophes. Une joie rayonnante (*gaudium quies in bono acquisito*, et Monsieur le Curé est la bonté même) avait chassé de nos fronts jusqu'à la moindre trace de souci philosophique. Seul mon ami J. regardait le plafond d'un air perplexe. Sur le chemin du retour, après avoir remercié mille et mille fois Monsieur le Curé, je lui demandai confidemment ce qu'il avait : « N'as-tu pas remarqué ? Werner, notre meilleure seconde basse, chantait premier ténor. » C'était vrai, ma foi. Et mon ami, plongé en ses spéculations abstraites : « Curieux, répétait-il à mi-voix, en essayant la buée de sur son lorgnon, curieux... Je voudrais savoir la cause de ce phénomène physiologique... Claude Bernard dit là-dessus... — Ah ! mon ami, je me moque de Claude Bernard et de ses dires. Je sais moi, qu'automne s'est enfui avec ce jour. Lundi matin, ne t'en souvient-il plus ? arbres, buissons, brins d'herbe étaient figés dans leur enveloppe de neige. Tandis que je « lamartinisais » à la fenêtre, tout en admirant

leurs formes fantasques, et les jeux de lumière, et les ombres démesurées des rares passants, ne m'as-tu pas soufflé à l'oreille : « On dirait une forêt submergée avec incrustations de carbonate de chaux ? » « Ah ! barbare, m'écriai-je, qui me gâte mon beau poème ! »

Mon rôle est fini maintenant, Monsieur le Rédacteur ; je n'ai plus rien à dire. Si, encore un mot. Avant de retourner aux abîmes où vibrent, tournoient et glissent mes atomes rapides ; en ce jour où, plein de joie, l'Apôtre André a rejoint son Maître sur la Croix, puis, dans la gloire ; à vous, chers André, qui, la bouche tout amère des racines de la science, patagez dans les flexions des mots et les règles des propositions ; ou qui vous abreuvez — ceci est pour vous, mon cher Chroniqueur — aux sources enivrantes de l'éternelle Antiquité ; à vous aussi qui, déjà, n'êtes plus de ce monde, je souhaite, aux premiers, la patience, aux autres, l'amour de la Beauté — à tous, la Joie de l'Esprit, maintenant et dans les siècles des siècles. Amen.

En vous priant d'excuser cette chronique, écrite trop à la hâte, je vous souhaite un bon soir, et me déclare, Monsieur le Rédacteur,

Votre très humble, très fidèle et très dévoué serviteur :

Norbert VIATTE, phys.